

Inland

Téa Obrecht

Inland

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Blandine Longre*

**CALMANN
LEVY**

Titre original :

INLAND

Première publication : Random House,
une division de Penguin Random House LLC, New York

© Téa Obrecht, 2019

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2020

COUVERTURE

Maquette : olo.éditions

Illustration : © Tamara Ruiz

ISBN : 978-2-7021-6739-7

*À ma mère, Maja,
et à sa mère, Zahida.*

*« Le temps ne change pas,
Les temps non plus.
Seules changent les choses au creux du temps,
Les choses auxquelles on croit, et celles auxquelles on
ne croit pas. »*

James GALVIN, *Belief*

INLAND

Terme anglais qui désigne l'intérieur des terres et tout territoire éloigné des mers – un arrière-pays qui reste aussi un ailleurs à explorer, en écho à la conquête de l'Ouest et à la notion de Frontière en tant que limite mouvante des terres colonisées dans l'Amérique du XIX^e siècle.

Le Missouri

Quand la nuit dernière ces cavaliers sont descendus jusqu'au gué, j'ai bien cru que notre compte était bon. Même toi, tu as dû percevoir leur proximité : leur odeur, le chant de leurs brides, le blanc des yeux de leurs chevaux. Égal à toi-même – bien qu'aveugle, et sans parler du plomb, impossible à extraire, encore enfoui dans ta cuisse –, tu as fait mine de te redresser pour les affronter. J'aurais peut-être dû te laisser faire. Ça aurait sans doute évité l'incident de ce soir, et la fille serait indemne. Mais comment aurais-je pu le savoir ? Pris au dépourvu, incapable de croire à ce qui nous arrivait, j'ai finalement dû me contenter de les regarder traverser le lit asséché de la rivière et remonter sur la berge avant de s'éloigner sous le clair de lune. Et n'ai-je pas eu raison d'attendre – ne serait-ce que par habitude ? Je savais que tu avais toujours la fuite dans le sang. C'est encore le cas ; tout comme moi, ainsi que ça a été le cas toute ma vie – bien longtemps avant qu'on se rencontre, la première fois où j'ai pris conscience de moi-même, alors âgé de six ans et déjà en cavale, ballotté par les vagues, mon père sur la couchette près de moi et tout autour de nous le chuintement de l'eau contre la coque. C'était mon père qui fuyait à l'époque, même si je n'ai jamais su quoi. Il était maigre, je crois. Jeune, sans doute. Un maréchal-ferrant, peut-être, ou bien un ouvrier exerçant tout autre éreintant métier manuel, et qui n'avait jamais pris de repos, sauf lors de ce mois de tangage où jours et nuits se confondaient, seulement rythmés par les grincements des cordages et des poulies quelque part au-dessus de nous dans l'obscurité. Il m'appelait *sine*, et d'un autre nom que

toute ma vie j'ai eu du mal à me rappeler. De notre traversée, je me souviens surtout des veines d'écume et de l'odeur du sel. Et des morts, évidemment, étendus côte à côte dans leurs linceuls blancs le long de la poupe.

Nous avons trouvé à nous loger près du port. Notre chambre donnait sur des cordes à linge qui s'entrecroisaient d'une fenêtre à l'autre jusqu'à disparaître dans la vapeur du lavoir en contrebas. Sur le matelas que nous partagions, nous tournions le dos au fou installé à l'autre bout de la pièce et faisons mine de ne pas voir que son état ne cessait d'empirer. Il y avait toujours quelqu'un qui hurlait dans les couloirs. Quelqu'un qui était piégé entre deux mondes. Je m'allongeais sur le flanc, empoignais le revers du manteau de mon père et sentais les poux parcourir mes cheveux.

Je n'ai jamais connu un homme qui ait le sommeil aussi profond que mon père. C'est ce qui arrive quand on travaille sur les docks, j'imagine. Pas un jour ne passait sans qu'il peine sous quelque caisse ou ploie sous un cordage qui lui donnait l'allure d'une fourmi. Ensuite, il me prenait par la main et laissait le flot des corps qui débarquaient nous porter loin des quais, vers la rue principale que nous remontions jusqu'à l'endroit où se dressaient les échafaudages d'acier. C'était pour lui un prodige, tant il était curieux des rouages du monde. Il avait la mémoire longue, un continuel mal de dents et vouait aux Turcs une haine tenace qui avait tendance à se manifester quand il buvait le thé avec des hommes qui partageaient son avis. Mais il se passait une chose étrange si jamais un Serbe ou un Magyar se mettait à parler de la poigne de fer de Stamboul : mon père, dont l'hostilité était si inébranlable, avait soudain les larmes aux yeux. « Ma foi, *effendi*, disait-il. Ta vie est-elle meilleure, maintenant ? Est-elle meilleure, ici ? Ali Pacha Rizvanbegović était un tyran – mais loin d'être le pire ! Au moins notre terre était belle. Au moins nos maisons nous appartenaient. » Suivaient alors des réminiscences nostalgiques du village de son enfance : un amas de bâtisses de pierre réparties autour d'un fleuve si vert qu'il n'avait pas de mot pour le décrire dans sa nouvelle langue et qu'il lui fallait le dire dans l'ancienne ; mot ainsi à jamais pris au piège, comme un secret entre nous. Je

donnerais n'importe quoi pour me le rappeler. Je ne comprenais pas pourquoi il avait quitté un lieu pareil pour se retrouver dans ce port qui empestait, le genre d'endroit où prier paumes vers le ciel, et s'appeler Hadziosman Djurić faisait qu'on le prenait si souvent pour un Turc qu'il finit par renier et sa foi et son nom. Je crois que, pendant un temps, il se fit appeler Hodgeman Drury – mais ce fut en tant que « Hodge Lurie » qu'il fut enterré, grâce à notre Logeuse qui avait fait son possible pour articuler ce nom saturé de consonnes, le jour où le corbillard était venu chercher son corps.

Notre matelas, je m'en souviens, était souillé. Debout sur les marches, je regardai le Cocher charger mon père dans sa voiture. Lorsqu'ils partirent, la Logeuse posa la main sur ma tête et m'autorisa à m'attarder là. La forte averse du soir s'était éloignée, et un coucher de soleil faisait rougeoyer la rue. Les chevaux semblaient être en feu. Après ça, mon père ne revint jamais me voir, ni dans les eaux ni même dans mes rêves.

Cette Logeuse priait soir après soir devant une croix accrochée au mur. Sa miséricorde me valait du pain dur et un matelas plus dur encore. En contrepartie, je me mis à prier mains jointes et l'aidais à s'occuper de ses chambres meublées. Je montais et descendais l'escalier avec des seaux d'eau savonneuse, chassais les rats, me glissais dans les conduits de cheminée. Des hommes au regard fixe, assis dans l'ombre, se jetaient parfois sur moi. J'étais un gamin efflanqué, mais je ne redoutais pas tant que ça les ivrognes traînant dans les cages d'escalier et leur filais des coups de pied dans leur sommeil, histoire de leur apprendre à me ficher la paix. Un autre été, une autre épidémie, une autre visite du Cocher et de ses chevaux noirs. Et une autre, et encore une autre. Un griffonnage apparut sur le poteau au bord de notre trottoir. « Tu peux lire ça ? me demanda la Logeuse. C'est écrit *Maison en quarantaine*. Tu sais ce que ça signifie ? » Je le compris bientôt : ça voulait dire des chambres vides, une bourse vide, des estomacs vides – le sien et le mien. Quand le Cocher revint la fois suivante, elle me remit entre ses mains. Et se contenta de rester plantée là, les yeux baissés vers la pièce qu'il avait déposée dans sa paume.

Je pionçai dans l'écurie du Cocher un an durant. C'était l'homme le plus soigné que j'aie jamais connu. Il ne pouvait pas aller se coucher sans que sa maison soit parfaitement ordonnée et ses pantouffles placées côte à côte sous son lit. Il n'y avait chez lui qu'une irrégularité : une dent du haut avait poussé comme une défense et lui donnait l'air d'un rat chic. Ensemble, nous faisons la tournée des taudis et des hôtels pouilleux de Bleecker Street pour ramasser les morts : des pensionnaires qui s'étaient éteints dans leur sommeil ou dont la gorge avait été tranchée par des camarades de chambre. À notre arrivée, ils étaient parfois encore dans leur lit, couverts d'un drap. Mais, la plupart du temps, nous trouvions les corps pliés dans des coffres ou coincés sous les lattes du plancher. Ceux qui avaient de l'argent liquide et de la famille, nous les emmenions chez le croque-mort. Les anonymes, nous les emportions dans les hôpitaux des beaux quartiers et les livrions par la porte de service afin qu'ils puissent être disséqués devant des jeunes hommes attentifs, penchés au-dessus d'eux. Leurs entrailles exposées. Leurs os bouillis, blanchis.

Quand les affaires stagnaient, nous devions aller les chercher dans les cimetières. Deux dollars au gardien pour qu'il regarde de l'autre côté tandis que nous marchions entre les croix, en quête de monticules de terre fraîchement retournée. Le Cocher commençait à creuser un tunnel à la hauteur de l'endroit où, d'après ses calculs, la tête se trouvait ; je glissais alors épaules et bras dans le trou, loin dans le sol glacial, et frappais les planches du cercueil au moyen de ma barre de fer jusqu'à ce qu'elles se brisent. Ensuite, du bout des doigts, je cherchais à tâtons des cheveux ou des dents et passais un nœud coulant par-dessus la tête. Il fallait bien être deux pour les hisser à l'extérieur.

« C'est quand même plus facile que de les déterrer », raisonnait le Cocher.

Parfois, le monticule s'effondrait, d'autres fois, le cadavre restait coincé et nous devions le laisser là, à moitié enfoui ; et parfois il y avait des femmes, d'autres fois des gamins, et la bouilloire du lavoir avait beau être chaude, pas moyen de débarrasser mes habits de la terre du cimetière.

Une fois, nous découvrîmes deux personnes qui partageaient un cercueil, face à face, comme si elles s'étaient endormies ensemble à

l'intérieur. Une autre fois, plongeant la main au fond, je ne rencontrai que la terre cédant sous mes doigts et le velours humide d'un oreiller. « Quelqu'un nous a devancés, dis-je. Le cercueil est vide. »

Une fois, après avoir brisé les planches, je parcourus de la main des cheveux et une peau rêches ; je venais juste de passer la corde autour d'une mâchoire saillante quand des doigts me saisirent le poignet dans l'obscurité. Des doigts secs, aux extrémités dures. Je sursautai, et de la terre fut projetée dans ma gorge et en moi. Je n'arrêtai pas de donner des coups de pied, mais les doigts me retenaient si bien que je crus que j'allais disparaître au fond de ce trou. « S'il vous plaît, je peux plus faire ça », sanglotai-je ensuite – mais j'y parvins, finalement, avec un poignet cassé et une épaule démise par-dessus le marché.

Une fois, un type immense resta coincé alors que nous l'avions à demi sorti de son cercueil. Assis par terre, son bras pâle sur les genoux, j'attendis que le Cocher me tende une scie. Je portai ensuite ce bras sur mon épaule comme un jambon, jusqu'aux beaux quartiers, enveloppé dans sa manche en toile à sac. Quelques soirs plus tard, je vis cette même manche déchirée sur un géant manchot qui se tenait immobile parmi la foule du marché aux poissons. Pâle et joufflu, il était planté là, à me sourire d'un air timide, comme si nous étions de vieux copains. Il s'approcha lentement, serrant dans son poing sa manche vide, et se retrouva près de moi. Ça paraît bizarre à dire, mais un léger picotement m'enveloppa, et je compris qu'il avait placé son bras fantôme autour de mes épaules. C'était la toute première fois que j'éprouvais cette sensation étrange, à la lisière de moi-même – ce manque. Il poussa un soupir de regret. Comme si, tout ce temps, nous avions été en pleine conversation. « Bon Dieu, dit-il. Bon Dieu, ce que j'ai faim. J'avalerais bien une tourte à la morue. Pas toi, petit gars ?

— Va te faire foutre », répondis-je avant de filer.

Je finis par cesser de regarder par-dessus mon épaule et de le chercher des yeux – mais cette sensation, cette étrange sensation de manque, infime et proche, ne me quitta plus. Par la suite, des jours durant, je me réveillais avec en moi une faim vertigineuse et restais étendu dans le noir, le cœur battant à mes oreilles, la bouche salivante. Comme si une chose me creusait de l'intérieur. Les rations

ordinaires ne pouvaient l'assouvir. Lors des repas, le Cocher comptait les cuillerées que j'avalais. « Ça suffit, nom de Dieu », disait-il. Mais ça ne suffisait pas – et il avait beau me réprimander, il n'en savait pas le quart. Il n'était pas dans les parages quand je ramassais des pommes tombées de la charrette à fruits ou attendais que l'épicier ait le dos tourné pour voler des petits pains. Il n'était pas là non plus lorsque la jeune boulangère descendait la rue avec son panier au bras, si lourd qu'il la faisait pencher d'un côté, en criant « tourte de poisson, tourte de poisson ! ». Chaque fois que quelqu'un l'arrêtait, elle soulevait une serviette à carreaux et dévoilait une montagne de torsades pâteuses. « Une tourte de poisson ? » me demandait-elle, comme si elle était au courant du manque qui, en moi, virait à l'aigre. J'engloutissais cinq tourtes entières, accroupi dans une ruelle, les buandières bavardant bruyamment au-dessus de moi et, à mesure que je mangeais, le manque grandissait tant et si bien qu'il me submergeait, pour ensuite disparaître complètement.

Ce ne serait que des années après notre capture que je le ressentirais de nouveau. Après la maison de correction, après que le juge eut prononcé sa condamnation, envoyant le Cocher en amont du fleuve et moi en tête de ligne du chemin de fer, en compagnie de six ou sept autres garçons, vers l'ouest, avec à la main des papiers sur lesquels était seulement inscrit : LURIE.

Le voyage dura six jours, le train passant devant des fermes, des champs jaunes et, sur des tertres gris, des cabanes dont sortait de la fumée, jusqu'à la région où le Missouri se fait moins profond et devient boueux. La ville était une bande de terre que bordaient des parcs à bestiaux et des maisons. Les collines environnantes étaient hérissées de souches d'arbres. Des voitures chargées d'énormes branches labouraient la route.

On nous conduisit dans une salle municipale qui sentait le bétail et la sciure, et on nous fit monter sur une estrade en planches de cageots. Un à un, les autres garçons furent appelés ; ils descendirent les marches et disparurent dans l'obscurité. Le vieil homme qui leva la main pour moi se nommait Saurelle. Il avait les oreilles malpropres, une légère claudication et une Épicerie générale qui se targuait de

proposer tissus, articles de mercerie et whisky. Les chambres qu'il louait à l'étage affichaient toujours complet – pas une âme qui ne parte vers l'Ouest. Ses deux autres larbins étaient des frères : Hobb et Donovan Michael Mattie. Hobb était encore un gosse, âgé de quatre ou cinq ans peut-être, doté d'un si mauvais caractère qu'il pouvait faire trembler des adultes dans leurs bottes. Il était aussi chapardeur – capable de faucher n'importe quoi à n'importe qui, et plutôt effronté, avec ça. Saurelle n'osait pas porter la main sur lui car il craignait Donovan qui, âgé d'une douzaine d'années de plus que son frère, était déjà un homme, grand, élancé, roux comme un renard. Le fier propriétaire d'une petite barbe naissante à propos de laquelle Hobb et moi l'agacions impitoyablement. Le dimanche après-midi, il sortait en douce pour cogner à poings nus le nez d'adversaires venus de tous les coins de l'État. Peu importaient les dégâts que son visage subissait, il était de retour, sans faute, le lendemain matin : à préparer le café, un froid sourire aux lèvres. Quand le vieux bonhomme me rossait parce que j'avais mal compté des pièces, c'était Donovan qui renonçait à sa viande pour rafraîchir mon œil tuméfié ; Donovan qui me recousait la peau quand les bagarres d'arrière-cour tournaient mal ; Donovan qui disait : « Laisse jamais personne te toucher, Lurie, quoi qu'il arrive. »

Je partageai une mansarde avec eux pendant deux ans. Nous récupérions les planchers et disposions les cartes à jouer au pharaon¹. Nous trimballions les marchandises et faisons bouillir du thé pour troubler l'eau-de-vie de Saurelle et lui donner l'aspect du whisky. Nous affrontions la grisaille de l'hiver en riant, nous nous mettions à la recherche des pensionnaires qui, partis aux cabinets, s'égarèrent dans la neige. Si l'un de nous attrapait la fièvre, les deux autres suivaient le mouvement, tombaient malades à leur tour puis se remettaient, eux aussi – comme si nous montions et descendions sans arrêt le même escalier. À l'été 1853, Donovan et moi avons remonté la pente en guérissant de la typhoïde, mais pas Hobb. Le vieux Saurelle se conduisit plutôt décemment en payant son cercueil afin qu'on n'ait pas à le fabriquer nous-mêmes.

1. Ancien jeu de cartes, populaire à la cour de Louis XIV, et très en vogue en Amérique du Nord jusqu'à la fin du XIX^e siècle. (*N.d.T.*)

Il se passa quelques mois environ avant le retour de Hobb. Il revint en silence et sans prévenir. Il avait apparemment perdu sa voix en mourant, mais pas son penchant pour la fauche. Après des rêves sans sommeil, je roulais sur le côté et trouvais sa petite main déjà posée sur mon épaule et quelque babiole sur mon oreiller : une aiguille, un dé à coudre, une longue-vue. Quand le manque de Hobb avait raison de moi, j'étais attiré par des objets semblables. Je me tenais derrière le comptoir du magasin tandis qu'une cliente de passage ajustait ses lunettes pour mieux examiner nos marchandises, et les doigts me démangeaient. Donovan boxait à présent en professionnel, en proie à une rage aveugle, incessante. Comment lui raconter que son petit frère débarquait au pied de ma paillasse dans l'obscurité ? Je n'en avais pas la moindre idée. Tout comme m'échappaient les raisons pour lesquelles un butin de bagues, de lunettes, de dés à coudre et de balles de revolver s'amoncelait sous mon lit. « Je les ai volés, dis-je, mentant à Donovan le jour où il découvrit la boîte. Pour Hobb. » Il me frappa, puis me retint la tête jusqu'à ce que mes oreilles s'arrêtent de tinter. Nous emportâmes la boîte à la tombe de Hobb afin de creuser un trou peu profond pour y déverser tout ce larcin – ce qui déclencha la colère de Hobb et, de longues nuits durant, son manque me tint éveillé. Ça ne me contrariait pas trop. Si, comme je l'espérais, la mort de Hobb avait fait de moi un grand frère pour lui, elle avait peut-être aussi fait de Donovan un grand frère pour moi.

Je commençai à remplir une autre boîte. Le manque ne s'en allait semble-t-il jamais. Parfois, je lui cédaï et fauchais une montre ou un livre, ce qui procurait à Hobb une joie intense. Plus tard, je me demandai si le manque de Hobb s'était emparé de Donovan de la même façon qu'il s'était emparé de moi. Si c'était ce qui nous avait enhardis, lui et moi, à commettre des vols. Au début, ce fut l'ennui qui nous poussa à ces méfaits, à ces hold-up qui n'en étaient pas vraiment. Des vols à main armée, au bord de la route, lorsque des voyageurs traversaient par hasard la clairière où nous buvions notre whisky de minuit. Nous possédions un six-coups pour deux, mais nos proies ne le savaient pas. Je suivais Donovan hors des buissons et restais derrière lui tandis qu'il pointait son canon sur des escrocs corpulents ou des ivrognes bredouillants et,

de temps à autre, quelque curé qui essayait de nous mettre sur la voie de Dieu. Très vite, nous eûmes un bon butin sous le plancher de notre dortoir : montres, bourses pleines de pièces, papiers qui avaient probablement de l'importance pour quelqu'un. Affairé à examiner tout ce bric-à-brac, Hobb cessa de s'asseoir au bord de mon lit. C'était une façon de continuer d'être ensemble qui ne m'allait pas si mal.

À peu près à la même époque, Donovan décocha un coup un peu trop violent sur le front d'un de ses adversaires. Quand le gamin revint à lui, il avait la voix toute cotonneuse et les yeux embrumés. Le shérif vint nous rendre visite, voulut savoir si le combat avait été loyal et si Donovan rembourrait ses gants. Donovan affirma qu'il n'en portait jamais, ce qui lui valut un coup de pied dans les côtes et une question : que pouvions-nous offrir au shérif qui l'inciterait à fermer les yeux ? Je sacrifiai une montre en argent prélevée à mon butin ; mais, quelques jours plus tard, voilà-t-il pas que le shérif se pointa de nouveau en demandant : « Comment ça se fait que "Robert Jenkins" soit gravé au dos de ma montre toute neuve ? C'est pas lui qui s'est fait dévaliser sur Landing Road, pas plus tard que la semaine dernière ? »

Cette fois, Donovan lui brisa la mâchoire.

Nous fûmes en cavale tout l'été avant que nos portraits commencent à apparaître sur des affiches pour chasseurs de primes. À Breton, à Wallis, dans les campements des bayous, nous scrutions les esquisses au fusain qui portaient nos noms et riions de l'absence de ressemblance. « Tant qu'à faire, abordons les choses de front », déclara Donovan. Voilà pourquoi, lorsque nous attaquâmes derechef une diligence, il fit savoir que nous étions la bande à Mattie. « Allez, répète-le-moi », dit-il au cocher qui, le canon du revolver dans la bouche, s'exécuta en marmonnant.

L'affiche suivante offrait le double de récompense.

Nous vécûmes cachés dans la grange d'une buanderie qui, plus ou moins amoureuse de Donovan, nous donnait du « messieurs » quand nous étions en société, jusqu'à ce que ses voisins finissent par se faire à l'idée de nous voir dans les parages. Ça nous valut quelques invitations à dîner. Nous nous amenions, tête nue, déroutés, dans les cuisines d'inconnus. Autour de la table, nous tenions la main de

leurs filles habillées de dentelle blanche, qui souriaient avec curiosité, et murmurations des bénédicités afin de remercier Dieu pour sa générosité et sa miséricorde. Je ne sais pas pourquoi, mais personne ne nous dénonça. Ils disaient tous : « Qui aurait cru que le comté de Peyton aurait la chance de cacher deux garçons tout prêts à montrer aux Fédéraux ce que l'Arkansas pense exactement des lois du Nord ? »

Par la suite, nous unîmes nos forces avec des cousins éloignés des Mattie, Avery et Mathers Bennett : des imbéciles heureux et bornés, originaires du Tennessee. Ils possédaient plus de muscles que de jugeote, mais Donovan tenait le raisonnement suivant : deux Mattie ne suffisaient pas pour faire une bande. À quatre, nous pouvions attaquer une petite gare. Nous pouvions même nous en prendre à un convoi de bêtes de somme – et c'est ce que nous fîmes, nous ruant entre les chariots dans l'obscurité, si bien que les hurlements flamboyèrent autour de nous.

Un soir où nous dévalisions une diligence à Fordham, nous évitâmes le coup de feu égaré d'un gamin new-yorkais trop téméraire. Son deuxième tir toucha légèrement l'épaule de Donovan. Alors, sans réfléchir, je saisis le gamin par les cheveux et le tirai à moitié hors de la voiture ; les autres n'essayèrent même pas de m'arrêter. Les journaux de deux comtés parlèrent de « sauvagerie ». À raison, je suppose, même si je me souvenais à peine de ce qui s'était passé, hormis qu'il m'avait ensuite fallu essuyer mes bottes et que je m'étais demandé à quel moment j'avais commencé à décocher des coups de pied.

L'affiche suivante annonçait :

Avis de recherche

La bande à Mattie

Contactez le marshal John Berger, comté de Peyton

« Bon Dieu, ça alors ! dit Donovan sans cacher sa fierté. À cause de toi, on a les marshals aux trousses, maintenant. Ça mérite d'être fêté. »

J'avais beau avoir le cœur plein d'aigreur, nous fêtâmes donc ça. Lors d'un feu de joie allumé en notre honneur, je croisai le

regard d'une brune dont le nom m'échappe à présent – si jamais je l'ai su.

Elle connaissait le mien, en revanche. Elle se rassit et s'écarta de mes bras quand, plus tard, dans la grange, elle m'entendit le lui dire. « T'es le Turc qui parcourt la région avec Donovan Mattie, comprit-elle.

— Tu te trompes, je suis pas un Turc.

— Les gens disent que le garçon new-yorkais que t'as rossé va peut-être mourir.

— Un garçon ? répondis-je. C'était un homme. Il portait un costume. »

Je lui racontai que Donovan était mon frère, qu'il m'avait sauvé la vie quasiment tous les jours depuis qu'il avait repoussé mon chapeau vers l'arrière de ma tête pour examiner ma piteuse carcasse la première fois où j'avais franchi sa porte ; mais ça ne lui fit apparemment ni chaud ni froid, à cette fille. Elle descendit l'échelle et quitta la grange, et je passai la moitié de la nuit seul, malade de terreur, Hobb me manquant tellement que c'en fut presque insupportable.

Plus tard dans la semaine, Donovan nous emmena en ville afin qu'on assiste au départ de la petite troupe que le marshal Berger avait rassemblée pour nous traquer. Déjà à l'époque, le marshal faisait plus vieux que son âge, le front pareil à un champ fraîchement labouré. Sa peau, au-dessus de sa lèvre supérieure, était trois fois plus claire que le reste de son visage ; à la façon dont il n'arrêtait pas de se couvrir la bouche de la main, il était évident qu'il regrettait d'avoir rasé sa moustache. Donovan, les frères Bennett et moi, nous nous postâmes à l'arrière de la foule et applaudîmes le discours qu'il fit – comme quoi il était mal de donner asile à des hors-la-loi.

« C'est pas des bons garçons, expliqua-t-il en gros. C'est des bandits. Des brutes épaisses. Est-ce que c'est le gîte et le couvert que vous leur offririez si c'était votre gosse qui avait reçu son compte comme celui de New York, avec toutes les côtes cassées, un œil perdu et plus une dent dans la bouche ? »

Je me souviens de m'être demandé de quoi serait fait le manque du gamin new-yorkais s'il venait à mourir et à me retrouver. M'enchaînerait-il aux chagrins qu'il éprouverait à l'idée de toutes les choses qu'il n'aurait pas eu le temps de vivre ? Ou me harcèlerait-il

jusqu'à ce que je me rende au marshal ? Ou bien se vengerait-il de sa mort en m'expédiant vers la mienne ?

Le marshal Berger entreprit alors de fixer du regard chacun de nos visages rougis par le soleil. La moitié au moins de la foule nous connaissait de vue, mais ce fut Lewis Riffles, le fils arriéré du meunier, qui rompit le silence. « Vous êtes sûr qu'ils sont ressemblants, vos portraits de la bande à Mattie ? Vous êtes sûr de leur taille, de leur poids ? Ça pourrait pas être n'importe qui ? Si ça se trouve, ils sont ici, parmi nous. »

Il avait parlé sans cesser de sourire, Lewis Riffles, se montrant de plus en plus effronté à chaque syllabe, tant et si bien que des gloussements s'élevèrent d'un bout à l'autre de la place.

Le marshal resta là à contempler son ombre sur le sol, puis répondit d'un ton las : « Ouais, on a de bons portraits. Ouais, je suppose qu'ils pourraient être des nôtres aujourd'hui. » Une fois qu'il eut suffisamment retenu l'intérêt de l'assistance, il descendit les marches de l'estrade, saisit Lewis Riffles par l'oreille et le força à s'agenouiller. « C'est bon, j'ai pigé », répétait Lewis, mais il était trop tard, c'était évident, son oreille pareille à un bourgeon livide pris en étau entre les doigts du marshal. Soudain, il se mit à brailler et à se débattre et, sous nos yeux à tous, le lobe entier se déchira en une longue bande, suivie d'un petit morceau de favoris roux. Le marshal se dressait au-dessus du pauvre Lewis, qui était étendu par terre, nez à nez avec son bout d'oreille poussiéreux, semblable à un poisson fariné qu'on s'apprête à faire frire. Berger déclara : « Quiconque se dressera entre moi et ces animaux de la bande à Mattie, je lui ferai subir la même chose, et pire encore. »

Il essaya bien de nous tendre embuscade après embuscade tout au long de l'année, comme s'il ignorait que le comté entier tenait sa langue du fait du jeune Riffles, meurtri et privé d'oreille. Les gens nous cachaient dans leurs poulaillers et leurs caves. Ils nous faisaient passer pour des amis ou des parents. Chaque fois qu'on parvenait de nouveau à fuir, je me disais que ce devait être Hobb qui, sans que je sache comment, veillait sur nous, où qu'il soit quand il n'était pas en train de me picoter le bout des doigts. C'était comme un menu miracle que nous envoyait chaque jour notre petit frère, qui voulait juste qu'on puisse rentrer tranquillement chez nous.

Mais vint enfin le soir où le sale caractère de Donovan finit par se manifester ; l'intérieur de la diligence Butterfield que nous étions en train d'attaquer s'emplit d'un bref coup de tonnerre et de la lueur bleutée de son six-coups. Un hurlement s'éleva au beau milieu de ce chaos et nous poursuivit sur tout le trajet du retour en ville.

C'est bizarre comme on peut constamment frôler une certaine limite pendant des années – mais, une fois qu'on l'a franchie, il n'est plus possible de revenir en arrière, plus jamais. En Arkansas, un homme peut commettre des tas de crimes impunément, mais pas celui qui consiste à faire sauter la cervelle d'un magistrat et à la laisser éclabousser les genoux d'une enfant, qui plus est sa propre fille. Ce fut ce faux pas qui nous valut une nouvelle affiche placardée sur la porte de la grange :

**Recherchés pour les meurtres de
James Pearson de New York
&
de l'honorable magistrat Colin Phillips de l'Arkansas :
Donovan Michael Mattie du Missouri
&
Son petit Levantin hirsute**

« Bordel, jura Donovan. Le gosse de New York a fini par crever ! »

J'étais en proie à une terreur que je n'avais plus éprouvée depuis l'époque où je déterrais des cadavres. « Pourquoi ils insistent comme ça sur mon allure ?

— C'est simple, vu que t'es un drôle de petit singe, t'es plus facile à repérer. » Une remarque de Mathers Bennett, qui lui-même avait l'air d'une carotte atteinte de strabisme. « Je suis d'avis qu'on devrait te balancer, Lurie. Avec toi qui nous colles aux basques, pas compliqué de se faire baiser. »

Donovan lui dit qu'il en était hors de question. Le soir venu, il m'avait rasé la tête de si près que je me retrouvai chauve comme un crotale des bois. Je ressemblais à un de ces fous que les jésuites promenaient sans cesse ça et là.

« Mais pas à un Levantin hirsute, c'est déjà ça », déclara Donovan.

Nous partîmes dans les collines. Nous nous séparâmes afin de brouiller les pistes ; nous dormions par à-coups dans les fossés. Au-dessus de nous, les arbres noirs grinçaient, gémissaient. Parfois, il se passait des jours sans qu'on se voie. Parfois, les hommes de Berger se rapprochaient, et les bois s'emplissaient du crépuscule rouge de leurs torches.

C'est alors que Mathers attrapa le typhus dans un bordel de Greybank. Nous vidâmes nos poches pour soudoyer la tenancière afin qu'elle le cache, le temps qu'il guérisse ; mais elle n'attendit pas deux jours avant de le livrer au marshal. Mathers fut évidemment pendu, sans autre forme de procès, à une poutre de Greybank. Nous apprîmes la nouvelle par un journaliste de Drury City, qui nous fit aussi part des dernières paroles de Mathers – une prière pour la cause –, et de son refus inébranlable de dénoncer ses complices. « Je suis un gars loyal, avait-il dit en gros. Et le sang des Mattie court dans mes veines. Mais il y a avec eux, je le jure devant Dieu, une petite brute turque, un tueur qui s'est récemment rasé le crâne pour échapper à la justice. Il se fait appeler Lurie et, même si la raclée mortelle qu'il a filée au gosse de New York a été la seule fois où il a su prouver son peu de mérite, il est pas des nôtres, c'est sûr. Amen. »

Quand Donovan entendit ça, son visage blêmit. Il m'ordonna de coiffer mon chapeau sur-le-champ. « Tu sais, il avait finalement pas tout à fait tort sur ton compte.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je, désespéré – je le croyais sur le point de m'annoncer que je n'étais pas un Mattie.

— T'es une petite brute turque, un tueur, ça c'est vrai. Et t'as le crâne rasé. »

Dans les vertes collines qui surplombent Texarkana, Berger se rapprocha. Il avait des chiens et, juché dans un arbre, un tireur à l'œil perçant dont la balle m'effleura et manqua me faire basculer de selle. Donovan lava au mieux mon épaule maculée de boue et me recousit dans l'obscurité, mais j'attrapai malgré tout la fièvre. Il m'allongea dans un fossé, déposa sur moi la couverture de selle et plaça autour de mon corps des pierres chauffées dans le feu. « Bon Dieu, ne cessait-il de répéter, avec cet étrange petit sourire lointain qui était le sien, tu ne peux tout de même pas mourir alors que t'as jamais vu l'océan. »

Quelle curieuse remarque. Est-ce que ça avait donc été notre destination, tout ce temps ? Était-ce ce dont mon manque aurait été fait – voir l’océan ? Je l’ignorais. Et est-ce que c’était à Donovan que je transmettrais ce même manque si je m’éteignais pendant la nuit ? Cette seule pensée me permit de tenir bon jusqu’au matin, ou presque. Mais pas tout à fait. Vu que Donovan était parti quand je repris connaissance. Cela signifiait-il que j’étais passé de l’autre côté ? C’est ce que je crus d’abord – et je me souviens d’avoir songé que je ne souffrais d’aucun foutu manque, et certainement pas de celui de voir l’océan, et que j’avais trouvé ça plutôt bizarre.

Mais je vis alors le pain et l’eau que Donovan m’avait laissés et je compris qu’il avait poursuivi son chemin. Je regrettai de m’être trompé : j’aurais préféré mourir avant qu’il m’abandonne. Dans la boue, des empreintes de sabots : signes du départ silencieux de notre frère, à Hobb et à moi. Ne me restait aucun souvenir de lui, excepté une croûte de pain, sa vieille gourde et ma peur.

Je remplis d’abord la gourde à Iron Springs et le cherchai dans cet endroit. Je le cherchai aussi à Greenwood. Mais c’était une quête vaine, car j’évitais de dire à quoi il ressemblait vraiment, le décrivant différemment en fonction des lieux, par crainte que quelqu’un me reconnaisse et comprenne qu’on était associés, lui et moi. Je dormais dans des ruelles. Je me nourrissais dans des églises où des pasteurs essayaient de s’emparer de mon âme avec toute l’ardeur de leurs convictions, comme s’ils savaient que je trimballais avec moi ce petit voleur de Hobb, de même que mes propres péchés, et s’imaginaient peut-être qu’ils réussiraient à nous coincer, lui et moi, pour nous livrer à Dieu.

J’étais installé dans une pension de Miza Ridge quand, accompagné de huit hommes, le marshal Berger entra d’un pas traînant et s’assit en douceur sur une chaise, laquelle grinça comme pour donner voix à toutes les courbatures de ce vieux loup rusé. Il croisa les yeux de chaque âme présente, soutenant si longtemps mon regard que je compris ce qui le taraudait : comment se faisait-il que je lui semble aussi familier ? Où avait-il bien pu me rencontrer ? J’attendis que la foule grossisse sur la piste de danse, puis je sortis furtivement par une porte de derrière ; au matin, j’avais repris la direction du sud.

J'avais l'intention de poursuivre ma route jusqu'à ce que les visages représentés sur les affiches des chasseurs de primes me soient inconnus. Les uns après les autres, les villages de pêcheurs répandaient sous mes yeux leurs pâles lueurs le long de la côte. Je dormais dans des esquifs, ballotté par la mer, en me demandant ce qui serait pire : partir à la dérive, sans rames, au-delà du brise-lames, ou trouver, à mon réveil, le marshal Berger dressé au-dessus de moi. Au sud de Matagorda, les chalands offraient des logis plus stables. Mais les cales des navires, pleines à ras bord de marchandises, tentaient Hobb. Son manque allait grandissant. Il convoitait hameçons, cloches et porte-bonheur appartenant aux marins. Il refermait ma main sur des piécettes et des boucles de bottes. Chaque fois que je troquais ses babioles contre un repas, sa rage se faisait fiévreuse. Les poches de mon manteau avaient beau s'alourdir et leur contenu tinter, il nous croyait fauchés.

Je poussais de l'avant, vers le sud, longeant les anses. Se succédaient les semaines, les gens en guenilles pêchant dans les hauts-fonds et les grains qui libéraient des flots de pluie noire : ça aurait pu se poursuivre de la sorte si, au printemps de l'année 1856 – du moins si j'ai bonne mémoire –, dans l'éclat d'un coucher de soleil brûlant, je n'avais pas grimpé à l'échelle de corde d'un trois-mâts carré qui mouillait dans le dock d'Indianola, sa proue ornée d'un espadon. Le vent se levait et un ultime flamboiement vert rapetissait au-dessus des flots. Depuis, je me suis souvent interrogé : m'en souviens-je si clairement parce que je savais, d'une façon ou d'une autre, que ce moment mériterait de ne pas être oublié, ou parce que les années qui se sont écoulées entre-temps ont laissé sur mes souvenirs la patine de la Providence ?

Quoi qu'il en soit, à la vue du pont désert, Hobb me mit le grappin dessus. Je fouillai des abris et des sacs de selle en quête de quoi l'apaiser. Il ne voulut pas de l'étrange tasse à café sur laquelle je mis d'abord la main ni d'une bride en argent. Non : ce qu'il désirait, c'était une perle en verre d'un bleu d'eau profonde, sur laquelle étaient peints des cercles de plus en plus petits, à donner le vertige, et que j'avais sortie d'un paquetage ; je sus aussitôt qu'il s'agissait d'un œil, un objet qui ressemblait beaucoup au *nazar*¹ que

1. En turc, amulette destinée à protéger contre le mauvais œil.

mon père avait conservé dans sa poche. Je le laissai à Hobb. J'errai sur le pont. Je remplis ma gourde dans un des tonneaux d'eau. Près de la poupe avait été dressée une étable rudimentaire et, veillant à ne pas être vu, j'y entrai en songeant que je pourrais peut-être m'y abriter jusqu'au matin.

Et là, évidemment – aveugle, avançant à tâtons dans un brouillard de puanteur et d'haleine, soudain en proie à une terreur irraisonnée –, que découvris-je, si ce n'est toi ?